

C'est la passion, mais aussi l'œuvre en train de se faire, que raconte le premier tome de la correspondance de l'écrivain avec sa « déesse », Dominique Rolin

Sollers en fou amoureux

VINCENT ROY

Elle a 45 ans, lui 22. Elle est éblouissante de beauté, c'est une « déesse », une romancière reconnue, jurée au Femina. Il est un jeune auteur salué par Mauriac et Aragon. Coup de foudre pour lui. Elle est encore en deuil d'un second mari. Qu'importe, son rire est « cascasant ». Elle résiste un peu au jeune homme, « elle se fait prier ». Il insiste, c'est un séducteur. Tout va très vite. Deux mois après leur rencontre, en 1958, il lui écrit : « Chère Dominique, cela m'ennuie un peu d'avoir à vous admirer. » Bientôt, changement de ton : « Dominique chérie, jamais les mots ne m'ont paru plus inutiles quand il s'agit de toi. » Et en août : « Je t'aime, c'est sûr, comme je n'ai jamais aimé personne, c'est-à-dire complètement. Cette unanimité est chez moi, je crois, tout à fait exceptionnelle et me laisse absolument surpris. »

Immédiatement, c'est l'accord de fond. Leur différence d'âge implique une clandestinité implacable tant elle est scandaleuse à l'époque. Au diable les clichés sociaux ! D'ailleurs, pour les amants heureux, la société n'existe pas. Ces deux-là vont se tenir « lieu de tout » et « compter pour rien le reste ». Pendant cinquante ans. Cinquante ans d'amour fou. Le 16 avril 1973, il écrit : « L'aventure, ça a été de sortir l'un et l'autre de nos cercles infernaux (familiaux, reproductifs) pour aller à l'air libre, cet air que personne, en principe, ne peut respirer ni accepter que quelqu'un respire. » Cet air libre, à la vérité, c'est celui de l'enfance retrouvée, à portée, et cette

EXTRAIT

« Le Martray, le 27/07/1970. »

Mon amour, j'ai trouvé ce qu'était pour nous cette fausse séparation périodique, qui est en effet le rapprochement le plus sûr et le plus intense : la mise en forme spatiale du « non-dit », c'est-à-dire du surplus d'évidence qui est entre nous, à chaque instant, à Paris. En somme, nous voyons là notre intervalle (ce qui fait qu'il y a toi et moi) en même temps que la jonction qu'il fonde (ce qui fait qu'il n'y a qu'un nous dont nos têtes, une fois rapprochées, ne sont que les phases. Ce qui parle ici, dans les lettres, devant chacun de nous, c'est l'intervalle lui-même, et c'est aussi pourquoi chacun s'adressant à l'autre, en fait se « retrouve » comme autre plus profondément lui/ou elle que lui/ou elle. »

LETTRES À DOMINIQUE ROLIN. 1958-1980, PAGE 195



La « déesse » de Philippe Sollers : Dominique Rolin en 1980. JEAN POL STERCQ/OPALE/LEEMAGE

expérience amoureuse radicale consiste, précisément, pour les amants, à échanger leur enfance.

Des aventuriers clandestins

L'amour est la basse continue, obstinée, de la correspondance entre Philippe Sollers et Dominique Rolin (morte en 2012). On nous donne à en lire aujourd'hui le premier volume, qui réunit les lettres du premier – celles de la seconde, sur la même période, paraîtront en 2018. C'est que les courriers des amoureux ne se répondent pas : chacun joue sa partition. Lorsqu'ils veulent communiquer, ils se téléphonent. L'échange est alors d'une tout autre nature.

Ces aventuriers clandestins, réfractaires, qui savent que le temps est une chance, ont un « plan », un « axiome » disent-ils, auquel ils vont souscrire : c'est le lien magique, merveilleux, mystérieux, entre amour, écriture, expérience intérieure et travail. Si leur passion est physique, elle est aussi métaphysique. C'est en cela, d'une certaine façon et outre qu'elles sont échangées entre deux écrivains amoureux l'un de l'autre, que ces lettres sont précieuses.

Pas de mélancolie, de sentimentalisme ni de culpabilité. Pas de psychologie, Philippe Sollers veut amener l'autre au positif, « le malheur est une infirmité de la main dans la possibilité du dehors », ce qui compte, c'est l'harmonie, « nous savons bien que nous devons tout à la chance énorme, violente, calme, volumineuse et infime, présente partout entre toi et moi ». Magie fondamentale.

En 1967, Sollers se marie avec Julia Kristeva. Il rassure Dominique : « L'erreur serait de croire que j'accepterais le moindre marchandage qui ferait de moi un corps institué (castré). » Et il ajoute, plus tard : « Il faut simplement que tu te situes là où tu sais que je ne peux pas ne pas me situer, en retrait, dans la continuité où nous sommes. » Il a alors la volonté d'inventer une langue secrète qui lui permettrait de donner à sa déesse ce qu'il appelle « la condensation de mes pensées de toi ».

La machinerie de l'écriture

Mais revenons à l'axiome. C'est la littérature (l'écriture), qui tient la première place dans ces lettres. Sollers écrit ses livres pour Dominique, il l'affirme, ainsi est-il sûr d'être lu – et bien lu. Ses passions fixes surgissent à chaque ligne : la Chine, Hegel, la Bible, Rimbaud, Dante, Lautréamont, Nietzsche, l'Histoire... Cette correspondance est encore programmatique : on sait tout de la machinerie de l'écriture du *Parc*, de *Drame*, *Paradis*... Tout du « mouvement de germination » dont ces volumes furent l'objet. On sait tout de cette expérience des limites, et c'est captivant. En somme, ces lettres apparaissent à la fois comme une conversation sur son œuvre et comme un document historique.

Le discours amoureux de Sollers est brillant, enlevé, gai, profond, sensible. Il est « insupportablement optimiste, tout à fait en dehors de ce petit monde bien ou mal fabriqué ». ■

LETTRES
À DOMINIQUE
ROLIN.
1958-1980,
de Philippe
Sollers,
édité par
Frans De Haes,
Gallimard,
400 p., 21 €.